éclairé, tandis que le commencement de son être est enveloppé de ténèbres ; si elle n'a pas, pour se guider dans ce labyrinthe, un triple fil, à savoir, les voies occultes de la Providence, le libre arbitre de l'homme, la bonté de Dieu, qui rachète l'humanité. En un mot, elle sera la vraie philosophie lorsque, sans mettre l'homme sur l'autel ou l'annihiler, elle cherchera seulement à l'expliquer, et à nous apprendre d'où il vient, où il va, pourquoi il se montre si sublime et si méprisable, abîme de magnificence et de misère, de scélératesse et de générosité.

Toutes les pages de ce livre disent où il faut chercher la solution finale de ce grand problème. Les palingénésies ou les progrès systématiques nous paraissent téméraires, et téméraire aussi la supposition qu'un homme intelligent et fort peut suffire à les diriger, comme il nous semble lâche d'affirmer qu'il doit les subir inévitablement. La marche générale de l'humanité dans les voies que prépare la Providence amène les renouvellements prodigieux qui s'opèrent ici-bas, et fait éclore le bien du mal ; mais Dieu est patient parce qu'il est éternel, tandis que l'homme, qui sent sa durée fugitive, voudrait que toute chose s'accomplît dans cet instant rapide où il vient pour souffrir, expier, s'améliorer et mourir. Ainsi l'astronome désirerait que le cours d'Uranus s'accélérait, pour que ses phénomènes, en se reproduisant, pussent confirmer la vérité de ses calculs. L'ignorant seul croit qu'une comète est accidentelle, parce qu'elle ne revient pas chaque année. La vie véritable est dans l'action de Dieu sur les créatures, et de l'humanité collective sur chaque homme individuellement, dans l'union de la matière avec l'esprit, du moi avec le monde extérieur ; c'est pourquoi Pascal disait que « toutes les parties du monde sont enchaînées de telle sorte qu'il est impossible de concevoir l'une sans les autres et sans le tout. » L'intelligence, en s'élevant par l'humilité, sait observer avec confiance et respect les traces divines ; elle peut beaucoup, parce qu'elle connaît ce qu'elle ne peut ; au lieu de dissiper ses forces contre des obstacles insurmontables, elle les concentre dans de justes limites, et se rend ainsi l'auxiliaire de la Providence.

Le grand homme n'est donc pas un produit du hasard : il n'y a point de fatalité dans la puissance de sa pensée, dans l'efficacité des moyens qu'il emploie ; point d'aveugle nécessité dans sa réussite, ni d'arbitraire dans les facultés dont il est doué. Le génie ne devine pas, ne crée pas ; il étudie, il lutte, il s'efforce, il s'obstine pour arriver au mieux ; s'il réussit, le vulgaire, auquel